

l'abominable se coudoient d'aussi près. Une loi est condamnée, qui porte de tels fruits.

Toutefois, pour que l'abrogation pût en être obtenue, il faudrait que nous eussions en France nombre de catholiques de la trempe du P. Michel. Souhaitons que l'exemple de sa carrière les suscite et les multiplie.

La vie de ce moine est un salubre enseignement par sa simplicité même. Elle ne contient hormis cette mort héroïque aucun événement remarquable ; elle ne révèle aucune de ces vertus transcendantes qui, parfois, tout en enflammant l'émulation d'une élite, décourage l'imitation de la foule.

Le P. Michel, dans le monde Cyprien Fabre, est le fils de robustes paysans chrétiens de Rouergue. Il appartient à l'une de ces familles terriennes, enracinées au sol et aux traditions, qui constituent l'armature de la patrie, et qui empêchent la race, attaquée par tant de dissolvants, de se désagréger. Sur six enfants, ses parents, avec sérénité, donnèrent à Dieu deux fils et une fille.

Le petit Cyprien entra tout jeune à l'École Séraphique de Bordeaux. Il se montra dès lors ce qu'il devait s'affirmer jusqu'au bout : un caractère équilibré, sain, énergique ; un esprit consciencieux en toutes choses. Aucune vertu, chez lui, ne dominait les autres, mais il les cultivait toutes avec vigilance et avec calme. Il demeurait strictement attaché à son devoir et n'encourait aucun reproche. Ainsi se conduisit-il élève ; ainsi, novice ; ainsi, religieux.

Dans le domaine intellectuel, il ne se semblait point favorisé des dons de Dieu. Malgré son assiduité au travail, il resta longtemps parmi les derniers de sa classe ; il eut toutefois ce rare mérite de n'en marquer jamais aucun découragement ni aucune amertume. Il persévéra dans son rude labeur avec une ténacité souriante et patiente. Aussi, à vingt-sept ans, comptait-il parmi les meilleurs professeurs de cette même école où, quinze ans plus tôt, il figurait parmi les plus médiocres élèves.